

**CATALOGUE D' EXPOSITION
REZ D'ART CONTEMPORAIN
MEYZIEU-LYON MAI-JUILLET 03**

Tout passe, il y a quelque chose à retenir

Cette exposition, images, visages, aphorismes, phrases ne se rencontre ici qu'à partir d'une fiction inventée par cg. Ces visages parlés mettent à jour ce que l'artiste inaugure d'un dialogue avec elle-même, la ville, les autres et nous.

Catherine Gfeller capte la présence des femmes dans leur être sensible de chair, dans leurs moments suspendus et furtifs.

Elle ne privilégie à aucun moment une règle qu'elle s'imposerait.

C'est le visage qui suggère par l'attitude personnelle sa façon d'être retenu et maintenu. Prendre en image c'est laisser l'art au hasard de la rencontre. L'absence de règles, l'absence d'un cadrage convenu donnent à voir une forme d'anonymat qui s'abandonne à la traversée de phrases.

La projection en boucle des visages recompose une autre foule, exacerbée, refigurée, taillée, élaguée qui continue de défiler. La foule revient sous une autre forme, on perd le brouhaha informe pour entendre cette autre voix.

Les visages apparaissent au bord de l'abstraction, soit proches, soit flous, soit coupés, soit entiers.

Pour CG les visages ne sont pas des supports identitaires ni des témoignages d'une réalité mais une projection délibérée d'une femme imaginaire qui croise ces visages.

Les phrases adjacentes sont écrites au présent. Ce présent libère du passé et laisse l'avenir au futur. Un présent qui libère de tout contexte, de toute narration; il est un instant de sens qui surgit dans l'écart de la photographie et du texte. Chaque

fragment lancé à la rencontre de l'autre rapproche l'artiste de ces visages, d'elles. Les lire c'est regarder autrement. Ces visages, non par leur nombre mais par leur ton, leur plastique, leur fluidité, leur pâte, liés aux aphorismes perdent leur identité pour s'incarner en paroles. Ni la photographie ni le texte n'occupent l'espace du figuratif et du récit mais ouvrent à cette liberté du spontané et du hasard. Elle convoque ainsi le moment du *neutre* qui selon Blanchot serait ce qu'il y a de plus près de l'autre mais aussi de plus éloigné.

C'est peut-être grâce à l'artiste que cette femme vient vers nous sans que jamais nous la saisissons. Elle vient d'ailleurs, traverse la ville et surprend Catherine Gfeller à haute voix. Nous n'avons plus qu'à nous laisser porter par cette parole parlée et parlante et par ces visages qui défilent. A chaque instant cette histoire s'arrête en phrases et en images puis repart. Entre une femme et ses doubles, une image et ses fantasmes, un silence et un aphorisme: l'inexprimable rien. Cette femme part sans que jamais nous ne l'oublions car elle est déjà en avance sur sa propre destinée, au hasard de l'exposition nous l'avons perdue et retrouvée au miroir éclaté de l'artiste.

Bernard Salignon, février 2003